

POUR UN NOUVEAU DIALOGUE CRITIQUE ENTRE LES SCIENCES, LA PHILOSOPHIE ET LA THÉOLOGIE

I – LA FONCTION DE LA THÉOLOGIE

Parler de nouveau dialogue critique entre les sciences, la philosophie et la théologie, surtout lorsque c'est un théologien qui s'exprime ainsi, éveille presque inévitablement le soupçon qu'il s'agit là d'une manœuvre de récupération, par la théologie et à son bénéfice, visant subrepticement, grâce à certains points de contact que la théologie trouve dans les sciences et la philosophie, à reconquérir l'hégémonie qui avait été la sienne au Moyen-Âge. L'entreprise paraît dictée par la nostalgie d'un état de choses passé que la théologie voudrait, autant que faire se peut, restaurer.

Il y a apparemment une seule manière d'échapper au soupçon : c'est de rester confiné dans son domaine. Il y a des disciplines théologiques — les disciplines dites positives — qui couvrent, on peut le dire, des domaines. Elles travaillent dans leurs domaines respectifs qui sont ceux des sciences religieuses, de la même manière, selon les mêmes méthodes que les sciences comparables dans d'autres domaines. Mais toujours à nouveau, et inéluctablement, elles sont confrontées à ce qui est spécifique à la théologie et que je caractérise ainsi : la théologie au sens propre *n'est pas en dernier lieu un domaine particulier, à côté d'autres domaines particuliers, mais elle a trait à ce que j'appellerai à la suite par exemple de Paul Tillich la dimension dernière, la dimension de mystère ou de transcendance de tous les domaines.*

Nous voyons immédiatement la pente vers laquelle semble mener presque nécessairement la compréhension de la théologie entendue ainsi comme science non simplement positive mais

systematique : c'est précisément la compréhension d'une théologie impérialiste et donc dominatrice, aliénante. Lier la théologie non simplement à des représentations de Dieu telles que l'histoire passée comme la culture présente en fournit un certain nombre et dont on peut et dont on a raison de faire la critique, parce qu'elles peuvent être devenues aujourd'hui non libérantes mais aliénantes ; lier la théologie non à ces représentations-là mais à Dieu lui-même, le Dieu vivant, au nom duquel ces représentations seront critiquées, cela semble dire que la théologie ainsi comprise dispose, elle, de ce Dieu en vérité et n'est pas sujette à des représentations idolâtres. Or, c'est alors précisément que la théologie est sûre d'être idolâtre, lorsqu'elle pense disposer de Dieu. C'est alors justement qu'elle le renie comme Dieu, en en faisant sa chose, c'est-à-dire son idole avec laquelle elle va se mettre à vouloir régenter le monde.

Nous sommes ainsi placés dans un véritable dilemme qui est celui auquel la foi et la théologie sont constamment confrontées. Le dilemme est le suivant : d'un côté, la théologie se renie comme théologie lorsqu'elle se contente d'être un domaine à côté d'autres domaines alors que pour la foi en Dieu *tout* est concerné par lui ; d'un autre côté, la théologie se renie comme théologie lorsqu'elle revendique, au nom de Dieu, un pouvoir sur les différents domaines, en l'occurrence sur les sciences et la philosophie, alors que Dieu est Dieu, non une idole, et donc toujours plus grand, toujours disponible à toute emprise de l'homme.

Comment traverser ce dilemme et comment y trouver son chemin ? Autrement dit, quel est le lieu vrai de la théologie au milieu des sciences et de la philosophie ? Je dirai quatre choses :

1. La théologie chrétienne, dans sa spécificité, placée dans l'Université au milieu des sciences et de la philosophie, *est servante* ou *elle n'est pas* ; elle est au service de la dimension dernière des différentes sciences et de la philosophie ; elle est donc, non pas reine, mais servante des sciences et de la philosophie.

2. La théologie chrétienne, dans sa spécificité, *est servante royale* ou *elle n'est pas*. Elle n'est pas rampante, car on rampe pour dominer ; la servilité est un impérialisme camouflé. La théologie

est royale en tant qu'elle est servante de la dimension dernière : c'est cela qui lui donne sa liberté critique vis-à-vis des sciences et de la philosophie.

3. La théologie chrétienne, dans sa spécificité, *est étudiante ou elle n'est pas* ; elle est étudiante des sciences et de la philosophie, parce que la dimension dernière n'existe pas en soi ; elle *n'existe* — pour employer une formule de Luther qu'il utilisait à propos du pain et du vin de l'Eucharistie, disant que nous n'avons le corps et le sang du Christ que « in, cum et sub » (dans, avec et à travers) le pain et le vin, pas autrement — *que dans, avec et à travers les domaines particuliers* des sciences et de la philosophie. La théologie chrétienne ne peut être servante, et n'est servante royale, que comme étudiante, en se salissant les mains, en pétrissant le pain et le vin des sciences et de la philosophie, et cela veut dire : en dialoguant, en questionnant, en tâtonnant, en acceptant aussi le risque de faire fausse route pour, le cas échéant, rectifier le tir comme on dit, en étant le pourfendeur de l'idolâtrie toujours possible des sciences et de la philosophie et le témoin de la dimension dernière aussi bien des sciences et de la philosophie que du réel lui-même, comme à l'inverse les sciences et la philosophie sont les pourfendeurs de l'idolâtrie toujours possible, toujours latente de la théologie, de la foi elle-même lorsqu'elles nient le réel qui est le maître à penser des sciences et de la philosophie et que la foi confesse pourtant comme la création de Dieu.

4. La théologie chrétienne, dans sa spécificité, est par conséquent appelée à être au service de la reconnaissance, par les sciences et la philosophie, de leur dimension dernière, comme en retour les sciences et la philosophie, en disant le réel et son sens, et pour autant qu'elles le disent, sont — objectivement — au service de la théologie en lui fournissant pour ainsi dire le pain et le vin, dans, avec et à travers lesquels la dimension dernière, théologique veut être discernée, pour que ainsi ce pain et ce vin deviennent les signes de la nouvelle création et ne soient pas les résidus d'un monde mortifère dont nous connaissons les potentialités destructives, démoniaques.

II – NOUVEAU DIALOGUE CRITIQUE ENTRE SCIENCES,
PHILOSOPHIE ET THÉOLOGIE

Ce dialogue, certes, se fait déjà ; c'est le sens même de ce que l'on nomme *l'interdisciplinarité*. Mais il est surtout pratiqué à l'intérieur des sciences dites de l'esprit (Geisteswissenschaften) : cette expression présuppose le dualisme cartésien séparant entre la raison humaine d'un côté, la nature de l'autre côté ; cela conduit à définir deux grands domaines : celui des sciences de l'esprit précisément et celui des sciences de la nature (Naturwissenschaften). Le dialogue entre ces deux grands domaines est largement entamé aujourd'hui par des savants et des philosophes, aussi des théologiens, qui, sortant du schéma dualiste qui régit nos Universités jusque dans ses structures, restent cependant pour le moment des pionniers assez isolés.

L'adjectif « *nouveau* » renvoie au fait que ce dialogue présuppose et prend en compte à la fois l'ébranlement de la synthèse culturelle médiévale entre sciences, philosophie et théologie et également l'ébranlement du compartimentage cartésien entre sciences de l'homme d'un côté, sciences de la nature de l'autre côté ; le nouveau dialogue procède de ces ruines-là, sans nostalgie pour quelque chose qui a fait son temps et dont nous voyons aujourd'hui le caractère profondément problématique, et avec la conscience nette que ces ruines et la situation ainsi créée, là où elle n'est pas occultée, représentent une *chance nouvelle* pour les sciences, la philosophie et la théologie, pour l'Université donc et, partant, pour l'homme et pour la création. Cette chance est celle d'un changement de mentalité, d'une métanoïa, et donc d'une nouvelle relation entre sciences, philosophie et théologie.

Ce nouveau dialogue est nécessairement un dialogue *critique*, ce « critique » s'entendant en réciprocité : la relation critique vaut de la part de toutes vis-à-vis de toutes, dans le sens d'un discernement réciproque tel qu'il en a été parlé.

Quel est le fondement du nouveau dialogue critique entre sciences, philosophie et théologie ? Son fondement, c'est la *question dernière* qui émane de la crise des fondements qui sont ceux du monde moderne (les fondements cartésiens) : la question

dernière est celle de l'unité du réel. Et le fondement du nouveau dialogue critique, c'est la conscience qui s'impose à travers la crise des fondements, de la dimension dernière du réel et également des sciences et de la philosophie en tant qu'elles ont leur maître à penser dans le réel (cela vaut aussi pour la théologie, même s'il y a pour elle également et fondamentalement la révélation spéciale attestée dans les saintes Écritures). Cette dimension dernière n'est évidemment pas saisissable telle quelle, comme est saisissable un objet scientifique ; elle peut seulement être pressentie, mais comme telle elle s'impose à la conscience lorsque celle-ci ne se ferme pas — au nom de quelque a priori — mais lorsqu'elle s'expose à la quête dernière que nourrit le réel lorsque l'homme essaye de l'appréhender et de l'interpréter ; car dans le réel nous sommes toujours aussi et en dernier lieu confrontés, dans, avec et à travers ce que nous en saisissons, à un mystère dernier. Cette confrontation n'est pas seulement idéelle mais elle est aussi très existentielle, en ce sens que — comme nous le voyons dans la crise des fondements actuelle — une compréhension unilatérale, déséquilibrée du réel conduit à des sciences et à une philosophie et aussi à une théologie unilatérales et déséquilibrées et fausse par conséquent la relation de l'homme à lui-même, aux autres, à la nature et — dans tout cela et à travers tout cela — fondamentalement à Dieu. On peut dire que c'est le sens de la crise actuelle des fondements de notre civilisation que de nous faire toucher du doigt que *le réel et donc aussi les sciences, la philosophie et la théologie sont l'enjeu*, sont le terrain où se joue quelque chose qui a une signification, une portée dernière, ultime. Le sérieux de cet enjeu apparaît en particulier dans le domaine du génie génétique, mais l'enjeu n'est pas moindre au plan de l'exploitation et de la détérioration de la nature ; on pourrait citer bien d'autres exemples encore, pas moins considérables. Nous sommes, dans l'histoire humaine, arrivés à un tournant où nous sentons que les choix, les décisions que prendront les sciences, la philosophie et la théologie vont avoir des conséquences déterminantes, soit positives soit négatives, pour l'avenir.

En quoi consiste le nouveau dialogue critique entre sciences, philosophie et théologie ?

1. Ce dialogue se situe au *niveau des fondements des sciences, de la philosophie et de la théologie*. Car les contenus des sciences,

de la philosophie et de la théologie sont portés par des fondements. C'est *l'épistémologie* qui se préoccupe de ces fondements. L'épistémologie, science de l'épistémê, de la connaissance, porte pour ainsi dire sur les lunettes avec lesquelles on regarde le réel. Ces lunettes ne sont pas neutres ; dans le cas de Descartes, elles voient le réel de manière dualiste ; le dualisme cartésien tient aux lunettes, et celles-ci projettent le dualisme dans le réel. L'épistémologie pose la *question des fondements* : elle est une science critique en ce sens qu'elle demande si les fondements reconnus sont les fondements véritables, et elle est une science réflexive qui réfléchit aux véritables fondements. Il est essentiel, pour les sciences, pour la philosophie et pour la théologie, que l'attention aux fondements présupposés par les unes et les autres soit critique et aiguisée et qu'entre sciences, philosophie et théologie on s'interpelle sur les fondements, pour qu'ils soient ceux du réel bénéfique et non pas maléfique, ceux du réel qui va dans le sens de la création nouvelle et non dans celui de la destruction de l'homme et de la création. Il y a *une implication éthique essentielle dans l'épistémologie* : les fondements n'existent pas tels quels, mais ils veulent être discernés, et dans ce discernement se joue un combat éthique.

2. *Les valeurs éthiques* n'existent pas en soi mais elles veulent être décryptées, décelées par chaque nouvelle génération au contact du réel, grâce à la double question : *qu'est-ce qui est constructeur d'humanité et de création, et qu'est-ce qui est destructeur ?*

Déjà les fondements n'existent pas autrement qu'en étant constamment déchiffrés à nouveau. Ce décryptage met en œuvre la question dernière, la question proprement métaphysique du réel en son fondement dernier : c'est la question de l'Être, la *question ontologique* (l'ontologie, c'est la science de l'Être). Au Moyen Âge, la philosophie était une ontologie ; elle était une certaine compréhension de l'Être, disons schématiquement d'un Être de pouvoir, et Dieu tendait aussi à être compris comme un Dieu de pouvoir. Cette compréhension de l'ontologie s'est écroulée avec la rupture de la synthèse médiévale. On dit alors que la métaphysique ou l'ontologie a vécu, alors que ce qui a vécu, c'est une certaine compréhension de l'ontologie, non l'ontologie elle-même. Nous vivons sous ce rapport, dans la crise des fondements actuelle, un retour de la quête ontologique.

La question — la quête — de l'Être est celle de la dimension dernière du réel et également des sciences et de la philosophie et de la théologie. L'Être n'est pas quelque chose, n'est pas un domaine à côté d'autres domaines, mais il est *la dimension dernière*, de mystère ou de transcendance, *de tous les domaines*. La question de l'Être ainsi entendue s'impose à nouveau aujourd'hui ; c'est même là, me semble-t-il, le sens — la signification et la direction — de la crise des fondements que nous vivons.

Le dialogue critique entre sciences, philosophie et théologie se situe, dans, avec et à travers l'épistémologie, là, au plan de l'ontologie. L'épistémologie comme science des fondements conduit à l'ontologie comme science de l'Être, de la dimension dernière du réel. Le dialogue entre sciences, philosophie et théologie est ainsi un dialogue épistémologique et ontologique ; l'aspect éthique est impliqué, à travers l'épistémologie, dans l'ontologie.

3. La question se pose de *la théologie dans sa spécificité*, car elle ne réfère pas seulement au réel et à l'Être, mais aussi et fondamentalement à la révélation et à Dieu. La question ainsi posée est celle de la relation entre le réel et la révélation, entre l'Être comme dimension dernière du réel et Dieu, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de Jésus le Christ. On peut dire à ce propos deux choses : d'une part c'est tout un, d'autre part c'est tout autre.

C'est tout un, parce que la dimension dernière du réel, sa dimension ontologique ou de transcendance, ouvre le réel, là où cette dimension est pressentie, à la transcendance. À partir de la révélation spéciale, nous nommons cette transcendance Dieu, et nous nommons la dimension ontologique la dimension théologique.

La dimension dernière du réel et la révélation spéciale de Dieu sont en même temps tout autres, puisqu'aussi bien la révélation spéciale vient pour ainsi dire de l'extérieur dans ce monde, comme st. Thomas d'Aquin l'a exprimé avec sa doctrine des deux ordres qui sont certes corrélatifs mais précisément comme distincts. Le Dieu de la révélation spéciale à Israël et en Jésus le Christ, le Dieu chrétien donc, se révèle comme le Dieu du réel, le Dieu de ce monde, comme son Créateur et comme Celui qui, dans, avec et à travers la présente création œuvre en

vue de la nouvelle création, en vue de ce que la Bible et en particulier Jésus appelle le royaume de Dieu. Il appartient à la théologie chrétienne en tant que systématique de rendre compte de *l'unité et de la distinction entre les deux ordres*, et cela de la manière dont, à propos du Christ lui-même et de ses deux natures, le dogme christologique affirme à la fois l'unité et la dualité des deux natures : il dit à ce sujet qu'elles doivent être vues tout à la fois *inconfuse* et *inseparabiliter*, à la fois sans confusion et sans séparation.

III – LE NOUVEAU CONCEPT DE SCIENCE

qui est donné avec la possibilité et la nécessité du dialogue entre sciences, philosophie et théologie.

C'est celui d'une *science* en *dialogue*, en quête par conséquent de *l'autre* dans, avec et à travers elle-même et le réel. C'est en étant ainsi en dialogue — et cela vaut pour toutes les disciplines concernées, aussi bien les sciences au sens propre que la philosophie et la théologie — que les différentes disciplines deviennent *proprement universitaires*. Ce mot contient *univers* et évoque une orientation vers (versus) l'un (unus). L'univers c'est la qualité de l'universum, d'être tourné vers l'un. L'univers n'est pas tant une chose qu'une attitude sans laquelle jamais la chose elle-même n'apparaîtra. Et *l'Université* est elle-même une qualité, la qualité de ceux qui, ès qualité, sont tournés vers l'univers et donc vers l'un. L'Université est alors la communauté du *dialogue*, la communauté de la quête, dans, avec et à travers la diversité des approches et la diversité du réel, concernant l'univers dans son « unum », dans son « un ».

Cela veut dire que la science ainsi comprise, comme véritablement universitaire (la science dans les sciences, dans la philosophie et dans la théologie) n'est *pas seulement le lieu d'une information mais également d'une transformation*. Les sciences, la philosophie et la théologie comprises comme des domaines sont essentiellement des lieux d'information. Saisies dans leur dimension dernière, elles deviennent encore autre chose : elles deviennent *formatrices*, transformatrices, transfiguratrices dirait l'Orthodoxie orientale, de l'homme et de la culture et du monde,

formatrices, transformatrices dans le sens de ce qui est dernier, dans le sens de *qui* est dernier.

Ce qui vient d'être dit relève d'une *certaine vision des choses*. Il y en a d'autres, et elles ne sont pas nécessairement antagonistes : elles peuvent être complémentaires. C'est à voir dans chaque cas, dans un dialogue critique. La *difficulté de ce dialogue*, l'exigence qu'il comporte — intellectuelle, culturelle, aussi tout simplement humaine —, la multiplicité des lieux de ce dialogue possible et nécessaire, tout cela représente toujours à nouveau des obstacles apparemment presque insurmontables. Nul ne peut être présent, de manière effective et efficace, à plusieurs lieux à la fois, à plusieurs fronts de dialogue en même temps. *L'Université tout comme l'univers* ne sont pas des aboutissements, ils sont *des chemins*. L'important, c'est de marcher avec, non avec n'importe quoi ni avec n'importe qui, mais avec l'Université dans sa vérité et avec l'univers dans sa vérité. Cette vérité, nous n'en disposons pas ; nous ne pouvons qu'y tendre, pauvres toujours devant elle jusqu'à ce que, le temps d'un instant, elle se donne à nous et éclaire alors tout.

G. SIEGWALT